

—Franz Raab.
 —Voyons ton passe-port.
 —Je n'en ai pas ; depuis que je voyage, c'est la première fois que par elle demande m'est faite.
 —De scends alors, afin que le major te donne un laisser-passer.
 Refuser, c'était se découvrir et se perdre ; obéir, c'était peut-être le salut, Gaston sortit du wagon.
 —Suis-moi, ajouta le soldat, le major est chez le chef de station.
 Introduit chez le chef de gare, Gaston trouva le major Von Brackel, assis dans un fauteuil, entouré de plusieurs officiers et carressant de sa main potelée ses longs favoris blonds.
 —Major, dit Guthlen, je vous amène Frantz Raab, qui voyage sans passe-port jusqu'à Bâle.
 Le major, d'un air suffisant, toisa des pieds à la tête le faux marchand juif, puis jetant un coup d'œil sur quelques papiers qu'il avait devant lui sur la table :
 —Eh bien, Monsieur de Vaunaye, dit-il, d'un ton goguenard, nous avons donc quitté Francfort pour rentrer en France par la Suisse ?
 Gaston se vit perdu ; nier son indentité n'était plus possible et tournerait, du reste, à sa confusion ; l'évadé voulait bien être fusillé comme déserteur, mais non devenir un être ridicule aux yeux de l'ennemi, sur la terre allemande.
 —Telle était mon intention, en effet répondit-il bravement.
 —Pour aller rejoindre vos compatriotes à l'armée de Lyon ?
 —C'était mon vœu le plus cher.
 —Malheureusement, il y a un inconvénient d'une certaine importance.
 —Je m'en rends compte puisque vous me faites descendre du train pour m'en donner communication.
 —Vous êtes bien M. Gaston de Vaunaye, prisonnier de guerre à Francfort, et en fuite actuellement ?
 —Je suis ce que vous dites.
 —Ex-officier de l'armée française.
 —J'en suis fier.
 —Ayant trahi son serment de ne pas chercher à s'évader jusqu'à la cessation des hostilités.
 —Ce serment ne m'a pas été demandé ; en tous cas, je ne l'aurais jamais fait, dût mort s'ensuivre.
 —Voilà bien la parole d'un preux, poursuivit le major en ricanant ; ce qui m'étonne, c'est de l'entendre d'un homme vêtu de vêtements sordides et affublé d'une défroque indigne de son nom.
 —Quatre heures plus tard, Monsieur, cette défroque, comme vous l'appellez, me permettait de rejoindre mes compatriotes, et de combattre les vôtres ; ma main sait encore tenir une épée.
 —Je n'en doute pas, Monsieur de Vaunaye ; chacun vous sait brave ; vous l'avez bien prouvé, un soir, près de votre château de Méricourt, en tuant trois des nôtres...
 —En me défendant, toutefois...
 —Oui, j'en suis convaincu ; je le répète, je vous considère comme un brave ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est cet accoutrement de juif errant qui me vaut l'honneur — que je prise fort — de m'être emparé de votre noble personne.
 —Comment cela ?
 —Oh ! c'est simple : A Francfort, un prisonnier de guerre, dont on ne se méfie pas, peut aisément trouver un travestissement quelconque pour s'évader ; vous m'en fournissez la preuve. Le moins en rapport avec le personnage est le meilleur ; comme le sujet est jeune, il se grime en vieillard, il est beau de visage, il se fait laid ; il porte en lui un cachet de distinction naturelle, il se montre à nos yeux sous les traits d'un être repoussant, c'est-à-dire d'un marchand juif ; quand nous voulons mettre la main sur un prisonnier militaire, nous n'avons qu'à chercher son contraire, comme physionomie, et neuf fois sur dix nous réussissons.
 —Vous saviez donc quel était mon déguisement ?
 —Oui ; mais la vérité m'oblige à vous dire qu'il nous a été transmis par l'autorité supérieure.
 —C'est impossible.
 —Vous croyez ?
 —Personne, jusqu'ici, n'a découvert que ce déguisement cachait un Français.
 —Eh bien, c'est tout ce qui vous trompe : vous avez dîné avant-hier à Dornberg.
 —C'est exact.
 —Les bons habitants du lieu, réunis à la principale hôtellerie, fêtant par quelques chopes de bière notre récente victoire sous Paris, vous ont offert de boire au succès des armées allemandes ?
 —Je le reconnais.
 —Et naturellement, vous avez refusé.
 —Sans hésitation.
 —Mais en vous couvrant de votre prétendue nationalité autrichienne ?
 —C'est vrai.
 —Le bourgmestre, qui était présent, flairant dans votre refus

quelque chose de louche, vous a demandé si vous aviez un passe-port.

—Après ?

—Votre réponse a été négative. Comme après tout, vos déclarations pouvaient être vraies, on vous a laissé partir.

Dans la nuit, le bourgmestre recevait, comme tous ceux de la contrée, une dépêche, que le journal que vous tenez en main a reproduite ; l'honorable magistrat a sauté à bas du lit et y a répondu par la suivante que voici :

“ Je suis presque convaincu que le prisonnier de guerre que vous cherchez a traversé ce soir notre village ; si l'individu qui a dîné au *Pelican doré* est bien l'évadé que me signale votre dépêche, il est déguisé en marchand juif, parle correctement notre langue, et a l'air fort intelligent.”

—Très aimable le bourgmestre de Dornberg.

—La deuxième dépêche recue ce matin, nous a transmis votre signalement comme marchand juif, avec recommandation de visiter tous les trains de passage dans la direction de l'Helvétie ; Guthlen vous a découvert, vous a amené vers moi et je vous ai salué de votre vrai nom ; voilà tout.

—Maintenant, la conclusion ?

—D'abord, je vous arrête ; ensuite je vais vous faire reconduire à Francfort sous bonne escorte.

—Comme il vous plaira.

—Non ; mais d'après les ordres reçus ; le premier train pour Francfort ne passant qu'à six heures quarante minutes de la soirée, je vais vous consigner ici, dans une salle de la gare, avec deux factionnaires à la porte ; à la moindre tentative d'évasion, ils vous logeront deux balles dans la tête, et au lieu de vous expédier frais et dispos à Francfort, le train ne ramènera qu'un cadavre ; j'en serais vraiment désolé pour vous.

—Je prise fort votre sollicitude, major.

—Ainsi donc, c'est compris. Vers cinq heures, je vous ferai porter votre dîner ; pour un prisonnier évadé, le menu sera un peu sommaire ; mais vous avez vécu de la vie de caserne, et, ma foi, vous savez, à la guerre comme à la guerre !

Le major poussa un cri d'appel, deux soldats accoururent.

—Prenez vos fusils, commanda-t-il, et emmenez ce prisonnier, où je vais vous conduire.

Les deux soldats entourèrent Gaston, le major, marchant en avant, sortit de l'appartement par la porte donnant accès sur la cour intérieure de la gare ; il traversa cette cour en diagonale, arriva jusqu'à un corps de bâtiment servant de consigne pour les bagages non réclamés ; puis, ouvrant la porte, à gauche, il y fit entrer le prisonnier ; referma la porte à double tour, emporta la clef et plaça devant cette porte, comme sentinelles, les deux soldats qui lui avaient servi d'escorte.

—Attention ! vous autres, dit-il d'un ton impératif à ses hommes ; défense de tenir conversation à ce prisonnier ; c'est un Français ; tuez-le comme un chien s'il essaie de s'enfuir. Par le fait, ajouta le major, avec une certaine fatuité, je suis tranquille de ce côté. Rentrant dans le bureau de la gare, il envoya aussitôt au commandant de la place de Francfort la dépêche suivante :

“ M. de Vaunaye a été arrêté par moi ; je vais vous l'expédier par le train de six heures quarante-cinq, ce soir.”

—Bonne journée, murmura le major en se frottant les mains avec satisfaction, la Prusse remet la main sur un ennemi dangereux et moi, je gagne certainement un grade supérieur ; heureux jour, en vérité.

Content de lui-même, Von Brackel se laissa tomber dans son fauteuil, le rapprocha du calorifère brûlant, et reprit la lecture de son journal, interrompue une demi-heure auparavant. Selon une expression consacrée, il buvait du lait !

XXVI

Resté seul dans la pièce qui, provisoirement, lui servait de prison, Gaston l'examina sur toutes ses faces. Elle avait environ six mètres de longueur sur quatre de largeur. Des malles pleines, laissées en consigne pour quelques jours, par des voyageurs, des caisses énormes remplies de marchandises, des sacs de voyage trouvés dans les trains, tout cela s'entassait pêle-mêle, l'un sur l'autre, et garnissait une bonne moitié de l'appartement.

Cette pièce était éclairée par une fenêtre carrée faisant face à la porte d'entrée, et placée tout au haut du mur, à hauteur d'homme, on ne pouvait y atteindre.

Gaston parut satisfait de cet examen ; il esquissa un sourire qui en disait long.

Pendant une heure il marcha dans l'espace laissé libre, mais le regard constamment tourné vers cette fenêtre ; au-dessous, une énorme cuisse semblait avoir été mise là, tout exprès, pour permettre à un visiteur de l'utiliser comme marchepied et de jeter un regard dehors. M. de Vaunaye se garda bien de céder à la tentation ; n'entendant plus le bruit de ses pas, les sentinelles n'eussent